

FATRAS

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Isabelle Charreau

Fatras

TABLE DES CHAPITRES

<i>Sous quelle étoile ?</i>	6
<i>Le petit chemin</i>	8
<i>Sale époque</i>	10
<i>Simple oubli</i>	12
<i>Pas un simple oubli</i>	14
<i>Vue sur les montagnes</i>	17
<i>Peur de s'y perdre</i>	20
<i>La petite phrase</i>	22
<i>Les bons jours</i>	23
<i>Il neige</i>	26
<i>Maurice</i>	28
<i>Et plus personne pour me le dire</i>	30
<i>Le bon sentier</i>	34
<i>Pas de la fiction</i>	35
<i>Dans la maison vide</i>	37
<i>Graine d'inconnu</i>	39
<i>Mes voix</i>	41
<i>Routine en espace avec foule</i>	43
<i>Autour de la table</i>	47
<i>Obsession lavande</i>	49
<i>Rencontres</i>	51
<i>A suivre</i>	53
<i>Avant le crime</i>	54
<i>Les matins</i>	57
<i>Avec vue</i>	59
<i>Protection rapprochée</i>	62
<i>Shining</i>	64
<i>Deux et une</i>	66

Sous quelle étoile ?

*Sous quelle étoile suis-je né ?
J'en suis encore à me le demander
Je chercherai peut-être encore
Lorsque sonnera l'heure de ma mort...*

De quels rêves suis-je née ? Ai-je été rêvée ? De
quelles pensées suis-je née ? Ai-je été pensée ? De
quels désirs suis-je née ? Ai-je été désirée ?

Est-ce j'ai été choisie ? Y-avait-il un autre
choix ? Est-ce que je suis un premier choix ? Est-
ce que je suis née par hasard ? Est-ce que je suis
une surprise ? Est-ce que je suis une bonne
surprise ? Est-ce que je suis une mauvaise
surprise ? Est-ce que j'étais attendue ? Est-ce que
j'étais prévue ? Est-ce que c'est bien moi qui était
prévue ?

Je décide que vous aviez bien réfléchi. Je décide
que j'étais votre projet. Je décide que vous étiez
prêts. Je décide que vous m'attendiez. Je décide.

J'étais ovule fécondé, zygote, en silence, en
secret. Je me suis collée à cette paroi, accrochée.
J'étais placenta. J'étais embryon. J'étais reliée. Je
me suis nourrie de ce cordon. Je me suis divisée.

Je me suis multipliée. J'ai fait gonfler ce ventre. Progressivement, lentement je l'ai déformé. J'ai pris plaisir à étendre mon territoire, à gagner mon espace. Je me suis divisée. Je me suis multipliée. Chaque jour j'ai pris plus de place. J'ai fait entendre les battements de mon cœur. Est-ce que j'ai entendu les battements de mon cœur ? J'ai flotté dans cette bulle. Je me souviens. Mon corps se souvient de ce flottement. Mon corps se souvient de la légèreté. Je me suis divisée. Je me suis multipliée. J'ai bougé. Je me suis cognée contre cette paroi molle. Je m'y suis frottée. J'ai dessiné sous sa peau la forme de ma main, la forme de mon pied, la forme de mon dos. J'ai senti vos mains me caresser. J'ai entendu vos voix. Est-ce que j'ai compris vos paroles ? Moi je savais déjà.

J'étais prête à l'aube. Attirée. Expulsée. Extirpée. J'ai aspiré. J'ai respiré. J'ai chassé l'eau de mes poumons. Mon corps glissant, mon corps mouillé, mon corps saisi, déplié, replié. J'ai entendu crier. Est-ce que j'ai crié ? Mes yeux ouverts, j'ai vu des ombres.

Est-ce que vous aviez une préférence ? Une préférence avouée, une préférence cachée, vous ne vouliez pas savoir, vous ne pouviez pas savoir. J'ai deviné ce qui n'était pas dit. J'ai senti les

larmes couler. Je décide qu'elles étaient de joie. Je décide. Une fille voilà.

Intérieur d'une twingo couleur crème – traces de boue sur les bas de caisse – phares allumés – roule à bonne vitesse

LA ROUTE NATIONALE

(depuis l'autoradio les informations) – route à deux voies larges – le flan escarpé de la montagne à droite – à gauche la vallée – prairies et champs – restaurant fermé au bord de la route – une carrosserie (enseigne lumineuse sur traction rose) – station service abandonnée

Ç'aurait été la route des vacances parcourue des dizaines de fois, à tous les âges. Chaque kilomètre provoque un souvenir. Le bouquet de peupliers, début d'une promenade, la promenade du soir après le dîner à l'hôtel. Attendre le moment d'apercevoir la traction rose posée en équilibre. L'excitation et la joie remplacées progressivement par l'inquiétude et la tristesse.

LE PETIT CHEMIN

(depuis l'autoradio Blackbird) – succession de virages – entrée du chemin qui s'approche – le chemin grimpe entre les arbres – secousses au

moment du changement de revêtement – vitesse un peu trop grande freinage – un nuage de poussière

Le petit chemin n'aurait jamais eu d'autre nom, on sait bien de quoi l'on parle. Jonction douce, transition depuis la vallée pour monter là-haut . Il y a trois façons d'arriver au village elle choisit de préférence le petit chemin qui est goudronné seulement au début et qui n'est pas entretenu.

(depuis l'autoradio elle monte le son Back In Black plus fort prendre des forces)

LE VILLAGE

(le son de l'autoradio est lointain chuchotement inaudible) – le chemin arrive perpendiculairement à la rue principale – arrêt dans la côte frein à main – le cimetière à droite – traversée du pont de pierre au pas – par les fenêtres ouvertes le bruit du torrent en bas

Ça aurait pu ressembler à une page de Lucky Luke, un vautour perché sur la pancarte d'entrée du village, vous qui entrez ici et le nombre d'habitants successivement rayé et remplacé de plus en plus faible. Elle s'égare c'est à cause du cimetière.

Je suis bien là, avec la vue sur les montagnes, comme si j'avais choisi l'emplacement, mais non je vous ai laissé ce soin, je me suis contenté de choisir la corde. Je vous ai surpris vous tous, faire ça, comme ça, en terminer sans prévenir, aucun signe avant coureur. Vous m'en voulez, après ces années, vous m'en voulez encore ? Je crois que je vous ai rendu service, ma disparition vous a rapprochés, comme un silence enfin brisé, une parole rendue possible, non ? Je me trompe ? Je parlais pour ne rien dire, je ne pouvais pas le dire, l'avouer, j'ai gardé mon secret, j'ai vécu en le cachant. J'ai payé le prix, la dépression m'a accompagné au long cours. Je regrette de n'être pas né plus tard, on en aurait pas fait toute une histoire. Il n'arrivait pas à me quitter, ne voulait pas sortir de la pièce où reposait mon corps préparé pour les flammes, vous avez compris. Mon secret flottait déjà, les choses se savent dans les villages. Mes cendres dans ce cimetière, la première urne parmi les tombes, la première urne devant les montagnes. Pas de tombe pour moi, pas de curé, j'ai choisi les flammes, j'ai toujours

détesté les curés, j'étais un enfant de chœur modèle, vous avez retrouvé les photos de ma communion, j'ai toujours détesté les curés. Ces longues années de pensionnat, je n'ai pas vraiment su pourquoi j'étais pensionnaire à deux pas de chez moi, j'ai toujours détesté les curés, j'ai choisi la corde. C'était assez la douleur, assez le silence, assez les mensonges et tant pis pour vous, tout ce qui se dira ne peut plus me toucher. Voyez ça comme une chance, l'occasion de libérer les mots. J'aurais aimé naître au vingt-et-unième siècle mais vous ne seriez sûrement pas là. Je n'ai pas laissé de lettre, pas donné d'explication, juste décidé et choisi le moment et la corde et rassemblé les quelques forces encore en moi pour partir. Je sais que vous avez compris.

Je quitte la nationale pour le petit chemin Il y a trois façons d'arriver au village je choisis de préférence le petit chemin qui est goudronné seulement au début et qui n'est pas entretenu je suis secouée dans les ornières Je n'aime pas la route du bas qui quitte abruptement la nationale je l'anticipe bien trop tôt je ne me souviens pas du moment où elle va apparaître ni derrière quel virage Elle débouche à côté du cimetière Je devrais l'y accompagner La route du milieu permet de voir le village de loin et la maison aussi On distingue le balcon dès la sortie de la nationale c'est trop tôt pour moi Le petit chemin passe devant la ferme où nous allions chercher le lait à pied après dix huit heures Les enfants ont repris et vendent aussi du fromage J'ai l'impression à chaque fois de découvrir de nouveaux chalets Je m'arrête un instant à la sortie des bois la vallée dessous et les montagnes en face Saisissant ce moment quand la nuit est presque tombée cette pause ce moment de respiration avant C'est plus long par ici je ne suis pas pressée d'arriver Le petit chemin passe au-dessus du cimetière J'irais

seule encore et serais étonnée par le nombre de Maurice ou de Dumas sur les pierres tombales Le village est éclairé le premier lampadaire à la sortie du pont au dessus du torrent Une seule rue Il n'y a jamais de place pour se garer Je n'espère pas pouvoir stationner sur la place de l'église Les volets de la maison sont fermés Je suis peut-être déjà en colère en effectuant la manœuvre délicate pour insérer en marche arrière ma voiture dans l'étroit passage sous les fenêtres Je remâche tout ce qui est étroit dans cette maison Je sors côté passager j'ai trop serré la voiture contre le muret et la portière côté conducteur ne peut s'ouvrir suffisamment J'interprète Mauvais signe J'ouvre le portillon en le secouant pour faire sonner la cloche J'arrive J'avance sur le balcon dans la pénombre la nuit est là les étoiles la vue les scintillements sur les montagnes Le volet de la porte d'entrée est rabattu Elle le ferme chaque soir rituel rassurant sa journée est terminée elle n'attend plus rien pour aujourd'hui Je sais qu'elle a oublié.

...Il voulait lui dire, n'avait pas réussi, elle viendrait, elle verrait. Je quitte la nationale pour le petit chemin Il y a trois façons d'arriver au village je choisis de préférence le petit chemin qui est goudronné seulement au début et qui n'est pas entretenu je suis secouée dans les ornières Je n'aime pas la route du bas qui quitte abruptement la nationale je l'anticipe bien trop tôt je ne me souviens jamais du moment où elle va apparaître ni derrière quel virage Elle débouche à côté du cimetière Nous irons comme chaque fois elle me dira encore sa consolation de le savoir bien là presque à voir les montagnes qu'il aimait *...Il voulait lui dire, n'avait pas réussi, comment lui dire qu'il avait voulu l'accompagner qu'elle avait demandé pourquoi aller là, qui est là.* La route du milieu permet de voir le village de loin et la maison aussi On distingue le balcon dès la sortie de la nationale c'est trop tôt pour moi Le petit chemin passe devant la ferme où nous allions avec mes frères chercher le lait à pied après dix huit heures Les enfants ont repris et vendent aussi du fromage Je l'emmène parfois Marcher ensemble

sans besoin de parler masquer pour un temps les incohérences juste se rappeler le nom des fleurs sur les bas côtés...*Il voulait lui dire, n'avait pas réussi, il se souvient des expéditions à la laiterie, le retour, les disputes pour ne pas porter la bouteille pleine. Il voulait lui dire qu'elle n'a plus la force ni l'envie de marcher sur ce chemin.* J'ai l'impression à chaque fois de découvrir de nouveaux chalets Je m'arrête un instant à la sortie des bois la vallée dessous et les montagnes en face Saisissant ce moment quand la nuit est presque tombée cette pause respiration avant C'est plus long par ici je ne suis pas pressée d'arriver même si je sais qu'elle m'attend guettant sur le balcon...*Il voulait lui dire, n'avait pas réussi, elle ne lui demande plus chaque jour quand elle viendra, elle ne sort plus sur le balcon.* Le petit chemin passe au-dessus du cimetière Le village est éclairé un premier lampadaire dès la sortie du pont au dessus du torrent Une seule rue Il n'y a jamais de place pour se garer Je n'espère pas pouvoir stationner devant l'église Je suis peut-être déjà en colère en effectuant la manœuvre délicate pour insérer en marche arrière ma voiture dans l'étroit passage sous les fenêtres Je remâche tout ce qui est étroit dans cette maison Je sors côté passager j'ai trop serré la voiture contre le muret et la portière côté

conducteur ne peut s'ouvrir suffisamment
J'interprète Mauvais signe J'ouvre le portillon en
le secouant pour faire sonner la cloche J'arrive ...*Il
voulait lui dire, n'avait pas réussi, elle n'entend plus
la cloche perdue dans ses coloriations, elle n'entend
plus la cloche plongée dans son livre toujours
ouvert à la même page, le même livre.* J'avance sur
le balcon dans la pénombre la nuit est là les étoiles
la vue les scintillements sur les montagnes Les
volets des fenêtres sont fermés comme celui de la
porte d'entrée Elle les ferme chaque soir rituel
rassurant sa journée est terminée elle n'attend
plus rien pour aujourd'hui ...*Il voulait lui dire,
n'avait pas réussi, elle viendrait, elle verrait.* Je sais
qu'elle a oublié.

La femme en haut d'un escabeau, un clou dans la bouche, un marteau dans la main droite, ajuste un crochet sur le crépi neuf du mur blanc – années soixante-dix, crépi intérieur blanc cassé rustique avec ses irrégularités, ses creux, ses pointes – au dessus de l'insert cheminée entouré de briquettes flammées orange, quelques bûches empilées dans la niche aménagée à gauche. A droite de la cheminée une télévision épaisse remplit l'espace jusqu'à l'angle de la pièce, posée sur une tablette de bois à côté d'une pile de journaux. Sous la tablette une platine vinyle remplacée par un magnétoscope remplacé par une box. La baie vitrée occupe le tiers du mur adjacent, vue sur les montagnes au loin – peut-être moins de neige qu'autrefois – et sur le saule pleureur encore trop maigre pour abriter une table sous son ombre – et sur le saule pleureur assez grand pour abriter du soleil la grande table des déjeuners d'été – et sur le saule pleureur qui lui bouche la vue sur les montagnes (et qui viendra le tailler ?). Devant la baie vitrée deux fauteuils recouverts de velours marron et de poils de chat, le chat numéro deux

ne peut plus passer par la chatière située sous la baie vitrée pour un accès direct sur le balcon, trop gras. Un châle de laine rouge est posé sur le dossier du fauteuil qui fait face à l'écran plat. Un pan de mur sépare la baie vitrée de la porte fenêtre, les aspérités du crépi sont un peu émoussées un peu grises, la poussière se loge dans les creux, difficiles à nettoyer. Contre ce mur un buffet – bas en châtaigner massif, deux tiroirs – sur lequel sont exposées les dernières cartes postales reçues, des photos d'enfants, la photo d'un homme, un pot à crayon, une pile d'enveloppes ouvertes, de courriers, de catalogues, un bloc notes à petits carreaux et, dans un panier en osier, des clés, des pinces à linge, des crayons de papier à la mine cassée, des trombones parfois tordus, des montres arrêtées, un roi de trèfle corné, une gomme à deux couleurs – rose et bleu – , une pièce de cinq francs remplacée par une pièce de deux euros. Un tableau numérique – nous sommes le jeudi 20 juin 2024 matin – remplace la pendule. La porte fenêtre double encadrée de rideaux de dentelle ouvre sur le balcon, les montagnes, le saule pleureur. A sa droite dans l'encoignure est logée une desserte assortie au buffet bas – châtaigner massif – la corbeille de fruit remplacée par un

pilulier à sept casiers chacun renfermant des comprimés colorés de tailles variées. Dans son prolongement, séparé par une fenêtre donnant sur l'autre partie du balcon et sur la maison voisine, un buffet haut assorti au buffet bas et à la desserte – châtaigner massif – contient peut-être encore la vaisselle et les boîtes de gâteaux. La porte d'entrée se trouve entre ce meuble et le mur d'angle, un bâton de marche posé dans le coin sous un gros porte clés en fer forgé accroché au mur, porte bien des clés sans se rappeler lesquelles. En prolongement une ouverture vers la cuisine qu'un rideau accordéon en PVC peut masquer pour contenir les vapeurs et les odeurs puissantes des repas en préparation, reste ouvert, inutile. Devant ce dernier mur, celui qui rejoint la cheminée, un violoncelle sur son support – désaccordé sûrement – et un fauteuil en velours marron dans lequel la femme s'est endormie, une couverture et le chat sur les genoux.

Elle est assise devant la table ronde, concentrée. Elle prend chaque photo d'une boîte, la regarde, la retourne, la pose sur un des tas qu'elle a constitué. Un manège, l'une après l'autre, elle regarde, elle retourne, elle pose. Elle reprend parfois la photo qu'elle vient de poser, elle l'approche de son visage, soupire, sourit, la replace sur une autre pile. Elle enlève ses lunettes, se frotte les yeux, son regard s'éloigne en face, s'échappe de la pièce par la baie vitrée, ses yeux brillent.

Elle sait qu'il faudrait poser les questions, elle n'a pas la patience. Il faudrait demander, savoir qui, quand, où. Pouvoir se heurter à l'oubli, avoir la force d'entendre les hésitations, les contradictions, les incohérences. Il faudrait patiemment écouter, tendrement questionner. Être forte, pouvoir supporter les plaintes, les larmes, les regrets ravivés et les joies aussi. Savoir consoler. Elle n'est pas certaine de pouvoir.

Elle n'ose pas demander. Elle n'ose pas questionner. Elle ne sait pas ce qu'elle laisse filer, se perdre. Elle ne veut pas blesser, elle contient

ses questions, elle ravale son désir de fouiller et se contente de ramasser les photos qui parfois tombent.

La peur, fuir le trop d'émotions, les paroles jamais prononcées, les réponses qu'on ne veut pas d'entendre. Remuer, explorer, exhumer. Elle sera paralysée. Elle peut aider à ranger les photos dans la boîte, elle peut rassurer sur le déjeuner, vérifier si la pluie s'est arrêté, répéter la date et le prénom de ses enfants, et oui elle a vu le chat ce matin. Elle peut rester assise dans sa brume à la table ronde.

Qu'est-ce que tu veux ; c'est une ponctuation elle s'est installée dans tes mots elle revient souvent elle finit presque toutes tes phrases tu ne veux pas savoir ce que je veux.

Qu'est ce que tu veux que j'y fasse ; c'est un abandon une excuse tu laisses tomber tu n'y crois plus tu ne veux pas en parler tu ne veux pas de solution.

Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ; tu n'es plus concernée le monde s'éloigne tu t'en écarter tu n'as plus assez d'énergie pour t'en soucier.

Qu'est-ce que tu veux c'est comme ça ; c'est le constat de ton impuissance tu regardes tu t'étonnes tu acceptes.

Qu'est-ce que tu veux ; c'est une interrogation à laquelle il n'est pas besoin de répondre je ne veux rien sois tranquille.

Les bons jours, quand sa hanche la laisse tranquille, si le chat n'a pas disparu, encore, si elle se souvient, elle va jusqu'à la boîte à lettres sur la rue, la rue principale du village, la seule où les voitures peuvent se croiser, les autres sont si étroites que l'exercice est périlleux, on peut s'avancer mais on peut bien rester bloqué. Ils ont mis des numéros depuis trois ans, le nouveau maire sûrement, celui qui n'est pas venu se présenter, enfin c'est plus facile pour le facteur. Mais elle ne comprend pas comment ils ont fait ça, sa maison est le quatre-vingt-quinze à l'entrée du village après le pont et quand elle va se promener, les bons jours, jusqu'à l'autre bout du village, elle arrive devant le quatre-cent-soixante-douze, la dernière maison, ça se suit pas, elle ne comprend pas pour même pas cinq-cent mètres, ils exagèrent. Avant d'arriver dans la région elle habitait au numéro dix sept et encore avant au numéro huit mais là quatre-vingt-quinze, ça lui plaît pas. Deux-cent-quatre-vingt-six habitants, une seule rue et la circulation d'un grand boulevard, les week-ends et pendant les vacances,

ça n'arrête pas, elle regarde passer les motos, les voitures, les caravanes, les camping cars, elle déteste les campings cars, ils ne peuvent pas se croiser, prennent toute la place et souvent s'arrêtent pour lui demander quelque chose, ils cherchent une épicerie ou une direction, elle n'a pas ses appareils, ils ont un accent. Deux-cent-quatre-vingt-six habitants, quelques enfants mais pas assez pour une école. Toute une expédition le ramassage scolaire, il faut au moins une heure au bus pour rallier l'école ou le collège du bourg mieux doté à huit kilomètres, il fait beaucoup de détours pour desservir les villages du canton. Les écoliers chanceux ont des parents disponibles pour les emmener en dix minutes, elle a fait longtemps les trajets pour ses petits enfants. Les vieux, ceux de son âge, il n'en reste plus beaucoup, pendant le Covid le club a fermé. Deux-cent-quatre-vingt-six habitants, une seule rue principale, au centre du village: l'église, la mairie, la salle des fêtes, le café associatif et le four à pain. Il y avait bien un autre café à la sortie du village, il est fermé depuis cinquante ans, on voit encore des cartes postales au travers de la devanture poussiéreuse et le tarif des boissons. Les bons jours, elle pousse jusqu'au cimetière, elle aime marcher entre les tombes, regarder les noms, se

rappeler, s'étonner. Elle enlève des fleurs fanées, retire des feuilles mortes, puis elle rentre chez elle. Le voisin, un nouveau, elle se méfie, il dit tout juste bonjour, tu crois qu'il l'aiderait à retrouver le chat.

Les deux sont appuyés à la rambarde du balcon
les épaules ne se touchent pas ni les mains

ça lui revient c'est ça qu'elle voulait lui dire
que le chat dort dehors toute la journée dans sa
chaise longue mais elle se retient anticipant son
expression agacée elle devine ce qu'il aimerait lui
dire qu'il suffit de le dégager de là mais le chat il
sait bien à qui il a à faire, c'est pas bête les bêtes

elle dit qu'il n'y a pas beaucoup de neige

il n'a pas envie de parler du temps, n'en
peut plus du temps, de la description minutieuse
des nuages, leur forme, leur couleur, il sait qu'elle
va rentrer pour regarder le baromètre et revenir
lui annoncer la température elle voit bien la
petite crispation sur son visage, elle le connaît par
cœur, il va lui demander si elle a bien mis ses
appareils, elle a pas besoin de ses appareils, elle
est toute seule elle monte le son de la télé autant
qu'elle veut la neige elle fond bien, on sent
plus l'épaisseur qu'il y avait, on voit les
montagnes couleur montagnes il n'ose pas
lui demander si elle a mis ses appareils mais elle
lui fait tout répéter, c'est pour son bien

on a pas eu beaucoup de neige, une journée puis plus rien le lendemain elle se demande si elle lui a déjà posé la question du repas ça l'inquiète de ne pas savoir ce qu'on mange elle hésite inquiète de sa réaction et se décide on mange quoi ce midi il le savait c'est soit la météo soit les repas il est bien conscient qu'il lui faut rester calme qu'elle n'y peut rien ça fait au moins trois fois que je te dis chez qui qu'on mange fais un effort son regard se voile un peu un fond de détresse oui bien sûr qu'elle cherche mais pas moyen de retrouver, elle se sent fatiguée, elle s'assoit sur la chaise longue sans penser au chat.

Il a perdu sa fille quand elle avait vingt ans en 1948 après la guerre il habitait encore dans le Nord. *Personne ne parlait de cette jeune femme sur la photo encadrée dans le salon on m'a peut-être dit qu'elle s'appelait Liliane je trouvais que ça lui allait bien qu'elle était belle comme une actrice avec sa robe blanche et son pendentif à croix dorée.* En 1935 il est engagé avec son trombone dans l'orchestre qui accompagne les films au cinéma Apollo, pas seulement un cinéma, Joséphine Baker viendra chanter là en 1938, *derrière la façade d'origine restaurée il y a un hôtel trois étoiles.* Il est né le 10 août 1898 à Vendin le Vieil, *exactement soixante années nous séparent.* Il sait qu'il n'échappera pas à la mine. Il meurt en 1977, toujours en août, la silicose. *Il était toujours essoufflé, il parlait doucement et me donnait des morceaux de sucre candi accrochés par une ficelle blanche.* Il déménage dans les années soixante, il part en retraite, échange son coron pour un pavillon phénix en banlieue parisienne, *je pouvais faire du vélo dans l'allée pavée sous la corde à linge.* En 1924 il devient réparateur dans l'atelier de

l'oncle Émile, fabricant d'instruments à vent et de percussions. *J'ai conservé un contrat de la lutherie avec la ville d'Avion pour cinq mille neuf cent quatre vingt quinze francs et trente centimes qui concerne sept clarinettes un sac de cor deux hanches de hautbois et une peau de tambour.* Il effectue son service militaire du 19 avril 1918 au 23 mars 1921. *J'ai retrouvé sa « fiche-situation » des Mines de Lens aux Archives Nationale du Travail, renseignée à la plume.* Il y entre en août 1911 en tant qu'aide mineur à la fosse numéro huit, il a déjà treize ans. Il n'est rien indiqué dans la case « punitions pour fautes graves », il devient chef de coupe le 1^{er} avril 1923 et il est en arrêt de travail du 13 juillet au 27 août 1923 pour cause d'écrasement de l'extrémité de l'annulaire gauche.

Et plus personne pour me le dire

Il a perdu sa fille quand elle avait vingt ans **(1)** en 1948 **(2)** après la guerre il habitait encore dans le Nord. *Personne ne parlait de cette jeune femme sur la photo encadrée dans le salon on m'a peut-être dit qu'elle s'appelait Liliane je trouvais que ça lui allait bien qu'elle était belle comme une actrice avec sa robe blanche et son pendentif à croix dorée* **(3)**. En 1935 il est engagé avec son trombone dans l'orchestre qui accompagne les films au cinéma Apollo **(4)**, pas seulement un cinéma, Joséphine Baker viendra chanter là en 1938, *derrière la façade d'origine restaurée il y a un hôtel trois étoiles*. Il est né le 10 août 1908 **(5)** à Vendin le Vieil, *exactement soixante années nous séparent* **(6)**. Il sait qu'il n'échappera pas à la mine **(7)**. Il meurt en 1977, toujours en août, la silicose **(8)**. *Il était toujours essoufflé, il parlait doucement et me donnait des morceaux de sucre candi accrochés par une ficelle blanche* **(9)**. Il déménage dans les années soixante, il part en retraite, échange son coron pour un pavillon phénix en banlieue parisienne, *je pouvais faire du vélo dans l'allée pavée sous la corde à linge* **(10)**. En 1924 il devient

réparateur dans l'atelier de l'oncle Émile, fabricant d'instruments à vent et de percussions **(11)**. *J'ai conservé un contrat de la lutherie avec la ville d'Avion pour cinq mille neuf cent quatre vingt quinze francs et trente centimes qui concerne sept clarinettes un sac de cor deux hanches de hautbois et une peau de tambour.* Il effectue son service militaire du 19 avril 1918 au 23 mars 1921. *J'ai retrouvé sa « fiche-situation » des Mines de Lens aux Archives Nationale du Travail, renseignée à la plume.* Il y entre en août 1911 en tant qu'aide mineur à la fosse numéro huit, il a déjà treize ans. Il n'est rien indiqué dans la case « punitions pour fautes graves », il devient chef de coupe le 1^{er} avril 1923 et il est en arrêt de travail du 13 juillet au 27 août 1923 pour cause d'écrasement de l'extrémité de l'annulaire gauche **(12)**.

1 Je suis sûre de ça, ils avaient une fille lui et la tante Jane, mon souvenir dit qu'elle est morte à vingt ans, je ne sais pas vraiment. J'ai cherché sur internet, balayé les actes de décès pour les années plausibles avec son nom, découvert comme ce nom est fréquent dans le Nord, j'ai passé un long moment à fouiller là dans les pages, à m'égarer sans trouver la réponse et plus personne pour me le dire.

2 J'ai choisi sa date de naissance. Je me suis sentie un peu coupable de faire ça, d'inventer et surtout de n'avoir jamais demandé quand c'était encore possible.

3 Personne ne parlait : bien-sûr qu'on en parlait, je crois que je n'avais pas envie d'écouter, tellement difficile pour moi de savoir qu'on peut mourir à vingt ans. Liliane ou Lisiane même pas fichue de me souvenir du prénom et plus personne pour me le dire.

4 C'est son frère, mon grand-père, qui jouait au cinéma Apollo, pas du trombone mais de la batterie, avec sa femme, ma grand-mère au violon, dans la fosse d'orchestre. Maurice je ne sais pas s'il était musicien.

5 Né en 1898, vingt ans en 1918 et quarante ans en 1938.

6 Nous sépare plus que des années.

7 Je ne sais pas ce qu'il sait, je crois qu'ils étaient tous mineurs, tous les frères, je ne sais plus combien de frères et plus personne pour me le dire.

8 J'ai dix sept ans et je ne suis pas certaine d'être allée à son enterrement ni que ce soit la silicose. Si ce n'est lui c'est donc son frère, ils étaient tous mineurs dans cette famille.

9 C'est mon grand-père qui me donnait le sucre candi, il me faisait aussi des briquets au beurre salé et il mettait un sucre dans une orange au chapeau découpé...je me cogne à ces souvenirs là, reviennent souvent dans l'écriture, comme si je devais saisir la moindre occasion de me les rappeler. Maurice que je n'ai pas vraiment connu en est une, l'oncle Maurice.

10 Le vélo, la corde à linge, les pavés. La maison de Maurice était voisine de celle de son frère, on pouvait passer d'un jardin à l'autre. Je crois que Maurice est arrivé en premier en région parisienne et que mon grand-père l'a rejoint. Je ne sais pas pourquoi ils sont venus là et plus personne pour me le dire.

11 L'oncle Émile était luthier boulevard des Écoles à Lens, Maurice n'a pas été réparateur, c'est encore son frère dont je parle, mon grand-père.

12 J'aime beaucoup cette fiche de situation assez difficile à déchiffrer. Trouvée sur internet dans les archives du travail, un drôle de sentiment qu'internet en sache plus que moi sur la carrière de l'oncle Maurice. Tout est vrai, Maurice a commencé la mine à treize ans avec une pause pour ses deux années de service militaire. Et ensuite, je ne sais même pas quel métier il a

exercé, s'il est resté mineur et plus personne pour me le dire.

il a choisi de ne pas choisir il a suivi le vent il
s'est laissé faire il a glissé sur la pente il a écouté
il s'est étonné il s'est enflammé il a abandonné il a
laissé tombé il a tourné la page il a recommencé,

il a continué le sentier il a aimé suivre le vent il a
saisi les occasions il a voulu être surpris il était
prêt à recevoir il ne s'est pas retourné,

il a parfois contourné s'était sans vouloir
s'opposer une inflexion un souffle le hasard un
vent nouveau il n'a pas résisté,

il s'est laissé entraîner il a accepté d'aller voir là
où le vent l'a porté,

il ne l'aurait pas rencontrée s'il avait choisi de
marcher à l'opposé il l'aurait seulement croisée

*ai-je choisi le bon sentier j'en suis encore à me le
demander*

Comme un souffle léger, comme le vent pour soulever une plume, je l'appelle souvent ma plume. L'envie de se mettre juste à la sortie de l'air devant son nez, de s'allonger à son côté et de le sentir passer sur mon visage, prendre son rythme, le suivre, respirer avec elle. Ce rythme apaisant, un rythme apaisant c'est régulier, sans grandes amplitudes, comme une ligne ondulant expirant inspirant toujours le même volume d'air. Je pense respiration insouciant, je n'en sais rien. La bouche est juste entrouverte, une bulle de salive gonfle et dégonfle, elle va exploser, la réveiller. Les narines se soulèvent à peine, frémissent imperceptibles sauf pour moi, le bord extérieur qui palpète. Je pense abandon, je n'en sais rien. La peau, distinguer seulement là le duvet transparent sur les joues, les pores invisibles, surface complètement lisse, seulement ce bouton écorché, gratté, cicatrisé, marque rose brune, échapper à la perfection. L'envie de prendre la mèche blonde qui retombe sur le front, sur les yeux, la repousser sur le crâne, cette mèche me chatouillerait, je résiste, ne rien perturber de cet

équilibre profond. Un soupir bouscule de temps à autre l'ordre tranquille, comme une satisfaction. Je pense soulagement, je n'en sais rien. Sous la finesse des paupières que des veines bleues traversent, quelques tressautements des orbites, une lisière brillante entre les cils qui ne se rencontrent pas complètement, les yeux entrouverts mais aveugles. Je pense rêve, je n'en sais rien.

J'ai passé la journée à vider la maison, à parcourir chaque pièce, m'assurer qu'il ne reste rien, laisser les lieux propres, aucune trace. Je n'ai pas remarqué la graine quand elle s'est échappée de ma poche pour tomber devant la porte de la chambre bleue. Une dernière nuit dans ma chambre bleue. Je n'ai pas remarqué avant de m'endormir la fine vrille se glisser sous la porte. Je me réveille. Aucun bruit ne me parvient je me souviens que la maison est vide. Il fait encore nuit j'ai pourtant le sentiment d'avoir dormi longtemps. J'aimerais connaître l'heure. Pas un son les oiseaux sont silencieux il ne peut pas être plus de cinq heures le concert n'a pas commencé je ne vois aucune lumière dessiner l'encadrement de la porte. Je respire mal mes narines sont bouchées chaque inspiration me coûte comme s'il fallait aller chercher l'air au travers d'une couche de fumée. Je ne vois pas de fumée je sens une odeur verte. Je ne vois rien je crois que je ne peux pas soulever mes paupières. Mes paupières sont scellées. Je cherche à les frotter je crois que je ne peux pas bouger mes mains. Je ne peux pas

bouger mes bras je sens mes bras empêchés. Je sens mon corps ligoté. Je crois que je suis emmaillotée. Je suis bercée dans un hamac d'herbes tissées.

Je l'ai ramassée, je l'ai mise dans ma poche, je l'ai ramenée chez moi, je l'ai posée sur mon bureau, elle est toujours là. Elle me regarde, je la regarde, je la garde, je la touche souvent. Elle est lisse, douce, brillante, marron, la forme d'un cœur. Une graine en forme de cœur, c'est une graine je le sais. Je l'ai ramassée sur le sol, dans le sable, sur une dune ou bien dans la forêt au creux d'un tronc en décomposition, j'ai oublié. Je l'ai mise dans ma poche. Je la secoue souvent pour entendre dedans. Je n'entend rien dedans. Dedans c'est creux, dedans c'est vide, je crois. Je l'ai ramenée chez moi quand on s'est rencontrées là, j'ai oublié où. J'ai envie de la planter, de la planter dans mon potager. Je n'ai jamais osé la planter. Je l'ai ramenée chez moi. Je ne sais pas qui elle est, je ne sais pas d'où elle est. Je n'ai pas encore osé la planter, l'enfouir dans un terreau bien gras ou dans du sable sec. Je l'interroge de mes doigts, je lui demande ce qu'elle deviendrait, j'essaie de savoir qui elle serait. Je l'ai posée sur mon bureau. J'ai un peu peur quand je la tiens entre mes mains. J'ai un peu peur, je ne la frotte pas trop fort, si

quelque chose est enfermé là, ou quelqu'un. Une graine de je ne sais pas quoi. Je préfère ne jamais savoir. On va rester comme ça toutes les deux.

Les voix dans ma tête sont silencieuses et elles font un vacarme épouvantable. A partir de cinq heures, le jour se lève sans se faire entendre, au moins une heure avant l'aube les oiseaux se réveillent, chaque espèce d'oiseau commence sa journée à un moment précis et différent, le rouge-queue, le rouge-gorge, le merle noir, le rossignol, les sifflements, les cris, les piailllements, les roucoulements, les trilles se succèdent, au lieu de s'organiser en un moment unique pour une cacophonie qui serait passagère – avec une chance que mes voix soient alertées mais assez faiblement pour pouvoir repartir encore un peu au fond de moi là où elles sont supportables, immatérielles ou se taisent pour laisser place à ce qui s'ambiance dans mes limbes –, au lieu de s'unir en un concert que je pourrais intégrer dans mes songes – comme la cloche de l'église qui ne me réveille plus depuis longtemps ou comme les trains qui passaient au fond de notre jardin d'enfance et qui jamais n'ont troublé mes nuits peut-être leur régularité le roulement sur les rails son côté circulaire et répétitif plutôt propice au

sommeil –, au lieu de ça le chœur de l'aube (expression d'ornithologues béats d'admiration) va s'étaler sans fin ou au moins deux heures durant et mes voix commenceront à murmurer encore lointaines et presque indiscernables, j'essaierai de ne pas prêter attention à mon chœur interne. Mes voix se superposent, combattent pour être entendues, la douce chuchoteuse me dit retrouve ton rêve cours après, l'énergique raisonnable clarinette claire et volontaire me dit c'est l'heure tu pourrais rejoindre ton tapis de yoga et regarder le lever du soleil en faisant l'arbre, la gourmande suave sait me raconter sensuelle l'odeur du café me promet que le mal de crâne va disparaître dès la première tasse, la grogneuse dépressive en mode ostinato toujours à l'affût commence à faire tourner les scénarios d'échecs passés ou probables, la radoteuse repasse en boucle les conversations ce que j'ai dit ce que j'aurais dû dire, je finis toujours par me lever pour mettre fin à cette conversation.

Routine en espace avec foule

La table au fond du jardin derrière le potager la table en bois avec des bancs solidaires et une barre au dessous pour y poser les pieds. Chats. Les planches épaisses de son plateau se sont tordues avec les années, avec la pluie, avec le soleil, avec la neige. Merles. Elles sont maintenant bien disjointes, difficile de poser la tasse de café dessus, elles s'effritent, des bandes de mousse étendent leur territoire un peu plus chaque hiver. Châtaigniers. Dès l'automne elle est comme imbibée son bois gorgé de pluie d'humidité de brouillard elle est entourée d'arbres la forêt est proche. Chênes sapins fougères. En été il semble que la table rétrécisse après plusieurs jours de soleil la mousse devient grise se dessèche de petits squelettes gris et verts se détachent. Mésanges rouge gorges escargots. Le pyracantha dans la haie planté il y a longtemps à distance raisonnable avance maintenant ses épines agressives jusqu'au bord de la table, buissons ardents, je menace de tailler je renonce quand au printemps ses fleurs se déploient par étapes de boules à corolles à pétales, de blanc à rosé à rose

foncé, tous les stades simultanément dans ses branches, jusqu'à ses baies oranges et rouges début de l'été. Citrons piérides myrtils vulcains robert-le-diables. Je sème du fenouil uniquement pour attirer les chenilles fluorescentes du machaon, je n'ai pas encore surpris le papillon, je sème encore. Il faut parfois emporter un sac en plastique ou un journal pour s'asseoir sur les bancs plein d'eau, il faut choisir l'heure en fonction de la saison, le soleil doit avoir passé la pointe des grands sapins, vers onze heures en novembre, dès huit heures les matins d'été. Basilic grand vert basilic pistou basilic thaï persil simple persil frisé coriandre céleri. Un moineau était perché sur une branche basse du forsythia, il est s'est rapproché et s'est posé sur la vieille balançoire, je n'ai pas bougé, il est venu sur le sol tout près, je sais que j'ai croisé son regard avant qu'il décolle pour disparaître. Groseilliers cassis framboisiers fraisiers vignes. C'est la première fois que le nichoir est utilisé, une mésange au mois de mai, observer, surveiller le chat qui surveille l'oiseau qui surveille la table depuis une branche un peu plus haut, avant d'oser un vol jusqu'au bord du nichoir où il disparaît si rapidement je ne suis plus certaine qu'il y soit entré, j'attends et je ne le vois pas ressortir.

Froisser les feuilles du cassissier, déambuler dans les allées de ce jardin non public. Le café. Se laisser envahir par la perspective des tâches à venir où que le regard se porte. Semer planter cueillir désherber tailler. Les pensées sur le faire qui chassent le reste nettoient dégagent la voie dans le cerveau. Vers de terre orvets crapauds grenouilles. Faire toujours le tour du potager pour rentrer, se glisser entre les branches de la mauve, se griffer aux aubépines, toujours se mouiller les matins d'herbe sèche sont rares, il faut des bottes. Camomilles véroniques menthes ciboulettes pommes de terre betteraves immortelles de virginie cosmos sulfureux mélisses armoises tournesols ipomées pois de senteurs. Marcher sur les copeaux ne rencontrer personne surtout ne rencontrer personne. Guêpes moustiques bourdons mouches libellules scarabées coccinelles araignées lézards. Rester longtemps devant les lavandes pour l'odeur pour écouter bruissier les abeilles le sphinx colibri jamais immobile sa longue trompe précise qui inspecte chaque fleur. Écouter quand même les traces humaines autour solitude reposante les arbres la sensation du monde les bruits au loin. Me consoler. J'ai blessé la bouture du cognassier qui m'a été offert, je ne l'ai pas vu caché dans le

sarrasin qui a déjà repoussé, un bandage de
feuilles de consoude ne l'a pas empêché de faner,
je le laisse encore j'espère. Faire toujours le tour
pour être surprise, emporter pour ma journée
une odeur, une image, une fleur de bourrache.
Routine habitude calme clarté.

Table centre de la clairière trouée de ciel faisceau de soleil frappe sur le bord un triangle éclairé lumière sur le bois fissures révélées plus sombres noires profondes de plus en plus failles habitées insectes morceaux cailloux.

Table pieds fragiles enfouis dans l'herbe recouverts lianes enroulées spirales pieds emprisonnés cachés tiges feuilles orties ronces jusqu'à disparaître.

Table socle rectangle présence solide bois brut grossier planches épaisses tordues instables qui gardent trace du passage des jours permanence au travers des saisons point de repère.

Table refuge dessus lit de mousse crue gorgée d'eau vert vif pleine d'hiver dessous abri sous la neige perchoir merle funambule.

Table assoiffée d'été les bords aux angles arrondis effrités le même espace rétracté après plusieurs jours de soleil couverture de lichen gris squelettes desséchés.

Table sur terre sol tassé piétiné terreau meuble des monticules ocres que rejettent les taupes sol

jonché de turricules cadeau des vers promesse de fertilité.

Table entourée châtaigniers chênes leurs ombres projetées à l'automne imbibée bois gonflé de pluie et de brouillard.

Odeur d'acétone de son haleine d'enfant.

Frotter en passant les branches de la lavande s'arrêter toujours.

Froisser les feuilles duvet du Géranium Rosat.

Odeur de la soupe au céleri de Marcelle.

Odeur de thym, test en aveugle pour distinguer thym citron, thym serpolet, thym commun.

Mes odeurs imaginaires sont réelles, souvent une odeur de brûlé, tout va bien pourtant selon le médecin, c'est dans ma tête dans mon nez.

La lavande récoltée par temps sec qui sèche dans le cellier, pas de lumière c'est le secret.

Cauchemar je ne peux pas la sentir.

Odeur de soufre des eaux volcaniques jaunes et vertes de Waiotapu, œuf pourri étrangement agréable.

Je sais qu'elle est prête pour aller travailler, son parfum tellement sucré passe au-dessus du mur, va gâcher mon café.

Mon café, odeur équilibrée pas brûlée pas fruitée assez intense, le schéma sur le paquet est précis, pas acidulée non plus, trois points pour chaque zone et quatre pour l'intensité.

Odeur camphrée de l'armoise.

Confusion odeur et goût.

Odeur de la pluie juste avant les premières gouttes quand il fait très chaud.

Odeur de pain grillé.

Mal de tête quand je respire les huiles essentielles, lavande vraie, lavande aspic, test en aveugle.

Écœurantes odeurs de lessive et d'adouçissant.

Odeur des gants de laine mouillés

Je détecte l'odeur du robusta dans le café, me rappelle les colonies ou les gîtes ou les refuges avec les grands thermos de café trop clair.

Odeur de l'opinel oxydé.

Boire dans un verre en plastique épais jauni, une odeur et un goût.

Obsession lavande je crois que ça remonte au foulard qu'il portait toujours et m'a prêté un jour.

Odeur de cassis des feuilles du cassissier, les feuilles de groseilliers n'ont pas l'odeur de groseille, les feuilles de framboisiers n'ont pas l'odeur de framboises.

Odeur de chat mouillé.

Colophane, résine, une odeur qui me suit, souvenir des pointes des chaussons de danse, préparation de l'archet, pof pour l'escalade.

Potion anti-poux moitié vinaigre moitié
lavande sur les cheveux avant de partir à l'école.

Il reste la trace blanche de l'affiche de Cabaret, il reste l'image de Liza Minelli son chapeau, son justaucorps, ses cuissardes et le tabouret, aussi le souvenir de Liza de dos sur le quai de la gare, l'adieu de sa main aux longs ongles rouges.

Dans le vieux bazar de Skopje, marcher entre les arches du Kuršumli An, mes pas qui résonnent dans les galeries du caravansérail, derrière le silence les voix des marchands en bruissement affairés.

Art involontaire, la volonté manifestée par les vrilles des haricots enroulées autour des tuteurs de bambou, souples tiges vertes violettes pourpres.

Parure exhumée de la terre, sous les gestes doux de la femme, sa brosse délicate dégage les restes d'un collier de perles d'ambre, souvenir d'une reine assyrienne.

A peine soulevé le cône à facettes irisées, la fragrance s'échappe d'un flacon en cristal de baccarat, amphore transparente aux sillons en volutes creusés dans ses flancs.

A suivre...

Longtemps il s'est rêvé voyageant de conférence en conférence, archéologue mondialement reconnu, accueilli dans chaque capitale meilleur hôtel champagne dans la chambre séances de dédicace assemblée d'étudiants béats, son premier stage était pourtant prometteur...

La collectionneuse (comme un roman de Guy des Cars) Repérer distinguer choisir ramasser remplir ses poches, coquillages bouchons brindilles lucarne morte caillou à peau lisse élastique déchiré graines, elle avance les mains pleines ça déborde mais elle ne veut pas d'aide.

Vie de mineur creuser pour savoir reconstituer fouiller dans mes souvenirs la mine le puits la fosse le terril les coronas vocabulaire le nord et pourquoi ça revient là.

Depuis mars 2015 il reste seulement des amas de pierres, des murs effondrés, on peut distinguer encore le dessin des pièces, les briques de terre crue effritées au sol, devenues indiscernables, retournées à leur forme initiale, poussière. Il reste une arche, porte qui donnait peut-être sur l'office ou sur son bureau. Et le désert autour. Nous avons fait connaissance en 1952, lors de mon premier stage sur le chantier de Nimrud. Max m'avait accepté là par amitié pour mon père. Il venait chaque hiver avec son épouse pour une saison de fouille. Je suis arrivé sur le tell aux environs de dix-sept heures, le soleil déjà assez bas permettait de trouver un peu d'ombre. L'équipe d'archéologues était logée dans un campement de toile installé autour d'une maison, Max m'a conduit à la tente où je dormirais puis m'a invité à le rejoindre pour dîner avec son épouse, ce que j'acceptais malgré la fatigue du voyage, impatient de la rencontrer. Une fois installé j'entrepris une visite des lieux. La maison en briques de terre crue, située à la limite orientale de l'acropole, d'une taille et d'un confort

surprenants pour ce lieu, produisit sur moi une vive impression. En faisant le tour du bâtiment je découvris à l'arrière une petite pièce attenante par la fenêtre de laquelle, une simple ouverture dans le mur de terre, je la vis pour la première fois. Elle était assise devant une table de bois, le visage penché sur un cahier ouvert. Elle leva la tête, sans doute alertée par l'ombre que je projetais sur le mur, et sursauta à ma vue. Rougissant je me confondis en excuses, bafouillant et sans avoir la présence d'esprit de me présenter. Elle se contenta de m'observer de ses yeux bleus intimidants puis me dit en souriant, vous devez être James Halvay, vous ressemblez beaucoup à votre père, comment se porte t'il? Tout à mon émotion je réussis à articuler quelques mots, impressionné bien qu'un peu déçu. J'avais devant moi une femme bien en chair, le visage encadré de cheveux grisonnants aux ondulations strictement arrangées, le cou serré dans le col d'un chemisier beige, très différente de l'image que mon imagination se faisait de la célèbre écrivaine, je voyais là une gentille grand-mère, seul son regard aigu et scrutateur pouvait démentir cette apparence . «Retrouvons nous à l'intérieur, vous serez étonné par le confort de cet endroit» me dit-

elle en se levant. Elle pris son appareil photo, un Leika, et sortit de la pièce. La tentation était grande, je n'ai pu résister. Je passais la tête et mon bras par l'ouverture et fis glisser le cahier vers moi afin de déchiffrer ce qui était écrit et souligné en haut de la page de gauche et je lus : Meurtre en Mésopotamie.

Avant huit heures de préférence. Déboucher dans la rue F., enfin. Laisser derrière les files de voitures, les camions de livraison arrêtés n'importe où, les feux toujours rouges, parfois clignotants oranges les jours de grand bazar. Passer devant les maisons et jardins semblant résister dans ce quartier de banlieue entre les immeubles réhabilités façades bois écologiques. Au printemps croiser le vieil homme au sécateur en conversation avec ses rosiers, le saluer. Maudire l'arrêt au passage protégé mais sourire au troupeau d'enfants traversant devant le bras de l'agente. Chercher dans le sac la télécommande, la laisser tomber sous le siège, se contorsionner pour la récupérer sans lâcher la rue des yeux, ralentir à l'approche du numéro sept, appuyer sur le bouton, me réjouir de voir la lumière clignoter haut sur la grille, jeter un coup d'œil dans le rétroviseur, me réjouir d'obliger la camionnette qui me suit trop vite et trop près depuis le haut de la rue à s'arrêter, me réjouir de voir les grilles s'écarter dans un lent battement, très lent, sursauter en entendant l'avertisseur du

bus bloqué derrière la camionnette dans cette rue à sens unique, caler d'émotion, redémarrer, rouler au ralenti dans la cour, traces de mes roues dans les graviers, me garer sous le cèdre, en marche arrière pour repartir sans manœuvre ce soir. Arrêter le moteur. Avant de couper le contact, écouter la fin de la chanson, la fin des informations, la fin du podcast, profiter jusqu'au bout de ma bulle. Retirer la clé. Sortir de la voiture et en faire le tour pour prendre par l'autre portière le sac à main, la boîte du repas de midi, le bouquet de menthe que j'ai promis. (*Parfois prendre dans le coffre les boutures de framboisiers que le jardinier ami replantera dans le jardin de l'association, depuis cinq ans ont-elles fructifié ?*). Traverser la cour jusqu'à la porte d'entrée en marchant sur les dalles, respirer l'herbe, sentir la pluie ou les troènes. Appuyer sur la poignée. Porte fermée, première arrivée, grimper les trois étages de l'escalier jusqu'à la cuisine, préparer le café, redescendre d'un étage, entrer dans mon bureau, ouvrir la fenêtre, regarder le jardin. Porte ouverte, apprécier le café déjà prêt, le moment avec le jardinier ami.

Je n'ai pas retiré ma recherche sur le site immobilier, je reçois régulièrement un mail qui me propose la maison ancienne de plain-pied environ soixante quinze mètres carrés cinq pièces une chambre plus une grange de quatre-vingt dix mètres carrés offrant une cuisine un salon salle à manger avec pièce voûtée dans un village calme tous commerces à proximité.

Je ne souhaite pas déménager. Je m'imagine seulement le faire, parfois. Je ne pense pas possible de vivre dans une autre maison. Je rencontre souvent des maisons dans lesquelles j'aimerais vivre.

Ce serait une maison avec une vue. Une vue sur la mer, une vue sur la montagne, une vue sur un lac, une vue sur des collines, une vue sur la forêt. Le lieu serait chaque jour différent mais la vue serait toujours dégagée même sous la pluie même dans le brouillard. La vue resterait dégagée même lorsque la tempête ferait rage et que des vagues immenses se fracasseraient sur les vitres.

Habiter dans un bateau à voile, un ferry, une roulotte, une tente, une yourte, une grotte, une

cabane en bois, un refuge en pierre, un chalet, un immeuble, un wagon, une gare, une salle des fêtes, une salle de classe, un château, une église, un bungalow, un phare – ou dormir à la belle étoile.

Habiter dans un phare monter chaque jour les trois cent marches de son escalier avec une lampe tempête à faible lumière tremblante et les redescendre.

Enfant, je me réveillais parfois terrifiée, le cauchemar des bruits de bottes. Je ne savais pas que sa maison d'enfance avait été détruite une nuit sous les bombes. Sans doute je le savais. Chercher dans les décombres.

Cet immeuble de vingt étages à Leningrad au bord de la Neva gelée.

J'ai travaillé quelques semaines pour une mairie, logée dans le château devenu colonie de vacances et vide au mois de septembre. Le régisseur du château de Comteville avait une barbe blonde et des yeux bleus. Je pouvais choisir toutes les chambres, changer chaque soir. Il restait tard dans la cuisine pour discuter. Il s'est suicidé, je pense à lui parfois.

Oiseaux, fourmis, champignons, insectes et graines légères ne connaissent pas les frontières entre le territoire policé et l'espace sauvage. Pour eux tout est habitable.(Gilles Clément). Mon jardin

est une maison. Ce serait une maison avec vue sur le jardin. Une cabane à outil encombrée. Une toile d'araignée.

La taupe, le ver, ramper dans un tunnel, creuser la terre. Creuser les puits de mines. Creuser de plus en plus profond pour extraire de plus en plus noir. Habiter les corons de briques rouges et derrière toujours un jardin.

Je ne les laisserai pas me dicter je me porte bien mes bras mes jambes ne veulent pas se muscler je ne veux pas de membres galbés je ne redresse pas mon dos mes épaules je vouîte si je veux je porte si je veux ces vêtements emballants informes enveloppants je ne laisse rien dépasser je ne laisse rien se dévoiler je crache sur qui cherche à voir je veux abriter ma graisse protectrice superposer mes couches épaissir ma peau l'éloigner de mes os de mes veines je ballotte de la peau capitonnée je veux voir les racines blanches de mes cheveux colorés je laisse repousser mes racines blanchies je laisse les mèches envahir mon visage je veux effacer mon visage troubler ses contours les rendre flous et indéchiffrables pour quiconque laisser mon menton disparaître dans mon cou sous des vagues de plis je veux que mes joues soient remplies repues tendues les os rendus insoupçonnables enfouis je ne laisserai personne m'obliger à rentrer mon ventre je veux voir mon ventre devant moi je veux qu'il me précède toujours qu'il m'empêche de voir mes pieds qu'il flotte qu'il gargouille à son aise je veux

sentir le rassurant frottement de mes cuisses l'une contre l'autre à chaque pas je ne les laisserai pas me reprocher je veux être inapprochable.

ce n'est pas la question suspendre oui pourquoi pas...suspendre le temps de respirer...j'étouffe un peu là ce rythme...et quand j'ai l'impression que je comprends même pas la question c'est pire...parfois tu t'y mets quand même...oui parfois je m'y colle et ça part...c'est pour ça que je continue...tu continues parce que ça part...parce que ça me surprend j'ai pas prévu ce qui arrive sous les doigts alors...tu continues pour voir ce qui va arriver...mais là cette suspension j'aime pas les voyages en plus...tu lis les autres... oui c'est là que c'est pire mais ce n'est pas la question...ou c'est peut-être un peu la question non...ça me déborde toutes ces belles phrases ça me suffit finalement...tu te demandes pourquoi en rajouter...oui pourquoi j'en rajouterais...ce n'est pas la question ou c'est peut-être la seule question à quoi ça sert d'en rajouter c'est déjà parfait comme ça...tu crois que tout est dit...je pense au rythme je cherche le rythme mon rythme...tu penses qu'il faut que ce soit régulier et fastidieux...oui comme travailler les cordes mais ça se passe pas comme ça je ne sais pas avant...tu

dois t'y coller pour savoir...j'étouffe un peu ce rythme là comme si la journée ne pouvait commencer qu'après...tu veux dire quand c'est fait...je m'assois pour voir ce qui se passe j'attends que ça coule je ne comprends pas comment ça marche...tu aimerais la recette...c'est quand je dis ça suffit j'essaie encore une fois et puis basta...et c'est là que tu te surprends et que reviennent les mêmes obsessions et tu aimerais autre chose...j'aimerais une histoire que j'aimerais lire que je ne lâcherais pas du King au moins c'est ça que j'aimerais...alors personne t'oblige tu vois c'est fait

Je suis arrivée à Fès un soir du mois de juillet au volant d'un vieux Ford Trafic, concentrée sur ma conduite dans une circulation intense. Il faisait presque nuit. J'ai laissé le camion près des remparts pour entrer par la Porte Bleue dans la médina et me laisser porter par la foule. Toute la ville est dehors, sur les terrasses, les places, se délecte de la lumière du soleil couchant. Fès est dorée, jaune, brillante, dégoulinante, sucrée, chaude. Fès a le goût du chabakia servi brûlant dans un papier et son miel dégouline sur les doigts.

Je serais allée à Tokyo en bateau. Arrivée à l'aube. Parmi les jonques sous les voiles, des paniers de fruits, des légumes, du riz et du soja. Arrivée en barque parmi les cargos dans le grand port sous les nuages, accostée devant les immeubles de trente étages. J'aurais confié ma barque au marchand ambulant d'azukis il repasserait plusieurs fois dans la journée et pourrait vérifier qu'elle reste amarrée là. J'aurais pris le métro station Kokusai-tenjijō. J'aurais pris

un vélo taxi. J'aurais pris un pousse-pousse jusqu'au parc Kitanomaru pour recevoir la pluie sous les cerisiers en fleurs. J'aurais rendez-vous avec Yoko Tsuno.

J'aime les villes traversées par des fleuves, je trouve qu'elles respirent mieux que les autres. Escale à Llubiana puis vol jusqu'à Skopje, encerclée de montagnes basses, la ville étouffe sous la chaleur dans cette vallée. Macédoine. La banlieue en taxi depuis l'aéroport, l'autoroute, quadrillage vert, jaune, roux, beige, zones de constructions denses, la circulation est intense, vieux camions défoncés et polluants, voitures et mobylettes, on longe des vergers, des champs cultivés, des constructions hétéroclites, beaucoup de déchets divers sur les bas-côtés. Arrivée dans le centre par le boulevard Alexandre le Grand, les immeubles en pierre blanches, les avenues larges, le grand centre commercial. Traverser le Pont de pierre, de l'autre côté la vieille ville ottomane, les cafés, le bazar, les caravansérails. La ville respire par le Vardar.

Version 1
1^{er} août 2024